

Sismondi m'était contée

de
Paule Mangeat

Un pied devant l'autre. Ma vie qui défile sous mes semelles.
Ma vie rue Sismondi.
Rue Sismondi sous mes semelles.
Rue belle.

1984, rue terrain de jeux. Slalom entre les tables de l'Aiglon, cache-cache entre les voitures, patin à roulettes sur les trottoirs, première gamelle, genoux qui saignent, larmes qui coulent, gentille dame aux longues bottes qui souffle sur la plaie. Premier amour pour une infirmière à moitié nue serrée dans un latex rouge. Mes pieds grandissent, mes semelles bouffent de plus en plus de surface de cette rue belle, de cette rue chaude. 1990, mes yeux d'adolescent se forment à la pénombre d'établissements peu respectables, le nez collé à la vitre, guignant sous les rideaux, espérant percer le secret de la mauvaise réputation de mon quartier, les Pâquis, berceau des rumeurs les plus folles, des légendes les plus sulfureuses, des femmes les plus belles.

1992, fausse carte d'identité, coup de pied au cul des patrons mafieux.
Leur pied, mon cul.
Fantasmes qui volent et se fracassent sur le capot d'une Volvo.
Fracture générationnelle et dentaire.

Queue entre les jambes.
Ma queue, mes jambes.

1993, rue théâtre de mes frustrations. La luxure à portée d'hormones pré-pubères et pas le droit d'y poser les yeux, les mains, ou toute autre partie d'un corps né en 1978. Attente désespérante de l'âge légal. Semelles usées sur le bitume de ma rue interdite. Les cent pas, les mille pas qui me séparent de ces donzelles tarifées, de mes désirs onéreux. Main droite branlant une adolescence sans fin, agrippée à de petites jouissances intestines. Repli dans les études. Leçon de géographie : la rue Sismondi relie la rue des Pâquis à la rue de Berne. Leçon de mathématique : pour se rendre de la pointe des seins de Gudule au creux des reins de Gisèle le chemin le plus court est la ligne droite. Leçon de biologie : à la puberté le corps des jeunes garçons se couvre d'une pilosité aléatoire et doit faire face à l'assaut de poussées hormonales déclenchant une réaction en chaîne qui se traduit par un dur braquemart permanent et des éjaculations aussi précoces qu'incontrôlables. Leçon de philosophie appliquée : je me branle donc je jouis.

1996, rue bottes de sept lieues. Ma majorité se rapproche et mes pieds n'en finissent pas de grandir. Bientôt il ne me faudra qu'un pas pour remonter ma rue des plaisirs. Dernière ligne droite en vue de mon initiation. Je m'organise, j'économise, je prends des repères, dresse le plan topographique de mes désirs, analyse froidement leur peu d'envergure, me pardonne ce manque d'ambition, travaille mon endurance, affûte ma répartie, me documente sur l'autre sexe : lors du premier rapport le jeune homme va rompre l'hymen de la jeune femme ce qui peut provoquer des saignements (note pour plus tard : prendre des sparadraps en plus des capotes).

Sismondi 1996, froid mois de mars, les 18 bougies, le gâteau, la porte qui claque et moi qui cours.

Sismondi 1996, 21 h 12.

La queue entre les jambes.

Ma queue, ses jambes.

Sismondi 1996, 21 h 16.

Me voilà un homme.

L'Aiglon m'a prêté le glauque suave de ses chambres à l'heure pour vivre l'expérience la plus exaltante de ma vie. Je suis un homme, je suis un homme légal, qui vient de réaliser son premier fantasme. La belle Cristal a été à la hauteur. Je lui ai filé mon blé, elle m'a sans doute filé un herpès. Tourbillon de mes sens en éveil. Ai l'impression de vivre pour la première fois, l'impression de sentir mon corps pour la première fois. L'impression qu'il n'y a que des premières fois dans cette nuit de débauche dans laquelle j'avance la tête froide et le membre encore dur. Rue Sismondi après mon dépucelage. Elle n'a jamais été aussi belle. Le haut de la rue contraste avec le bas. Néons, musique envoûtante et femelles sensuelles contre nuit noire des familles qui s'enferment. Le sex-shop rose clignote et m'appelle furieusement. Je pousse la porte et m'installe dans une douce pornographie de circonstance. Je m'enivre de luxure priant pour que le stupre soit une denrée comestible.

Sismondi, rue des folies.

J'ai passé ma vie à me demander ce que cette rue me cachait, quels étaient ses secrets. J'en découvre à présent les saveurs, les odeurs, les couleurs qui ne ressemblent à rien de connu. Tout m'appelle. Ma seule peur est de n'avoir pas assez de vice en moi pour y répondre.

Sismondi, cette nuit, mon corps s'approprie ton histoire. Je fais partie de tes murs, je me saoule de tes rythmes, je construis mes rêves sur tes fondations. Mes tripes auront à jamais ton tanin.

2006, rue du retour. Dix ans à balader le monde. À arpenter d'autres rues, écumer d'autres lieux, goûter d'autres stupres plus ou moins comestibles. J'ai rencontré d'autres femmes, tarifées, faciles, exigeantes, sages ou folles, belles. Je reviens dans ma rue. Je reviens chez moi. En dix ans, tout a changé. En dix ans, rien n'a changé. Évidemment. Les souvenirs

se précipitent, je n'en savoure qu'un ou deux. Je souris devant l'Aiglon. Je m'assieds sur sa terrasse, vue plongeante sur mon enfance. Le lieu ne fait plus hôtel. Rue Sismondi, la fin d'une époque. Les prochaines générations ne connaîtront pas l'étrange douceur de ses couvre-lits plastifiés ni la lumière de ses lampes vissées aux tables de nuit. Mon cœur se serre. Je regarde ma rue, fermée de tous côtés, comme un cocon. Je regarde ma rue. Elle offre des chemins de traverse pour avancer, pour continuer. Ma rue qui ne propose que de l'ailleurs, qui ne se prend pas au sérieux. Ma rue belle.

Et je la vois passer en vélo. Elle n'a rien de Gudule, de Gisèle ou de Cristal. Elle est toutes les femmes à la fois. Ses cheveux bruns dans le vent, son pantalon retroussé, elle a ce sourire en coin de la Pâquisarde qui aime son quartier et ce qu'elle y voit. Elle me ressemble. Je lui cours après. Surprise, elle tombe de son vélo et s'écorche le genou. Je lui souffle sur la plaie. Elle me sourit. Elle sera la mère de mes enfants. Nous serons une famille du bas de la rue Sismondi, enfermée derrière des volets verts, à cacher notre amour sous la charpente d'un toit de tuiles, loin de l'excitation nocturne qui jadis me fascinait. Et nous aurons un fils, qui s'écorchera le genou sur le bitume intemporel de ce quartier, qui courra entre les tables de l'Aiglon, qui tombera amoureux de filles de joies, qui se prendra au sérieux une nuit de mars et qui gardera à jamais, quelque part dans ses tripes, le souvenir d'avoir été heureux dans cette rue, le souvenir d'avoir été vivant dans cette rue.

Un pied devant l'autre. Sa vie défilera sous ses semelles.
Sa vie rue Sismondi.
Rue Sismondi sous ses semelles.
Rue belle.

Paule Mangeat
Rue Sismondi, terrasse de l'Aiglon
Septembre 2006

Texte écrit pour le projet « La Ville AC », édité par les Activités Culturelles de l'Université de Genève sur le site <http://www.a-c.ch>.